

Fondateurs : Jacques Decour (1910-1942), fusillé par les nazis, et Jean Paulhan (1884-1968).
Directeurs : Aragon (1953-1972), Jean Ristat.

Les Lettres françaises du 2 octobre 2010. Nouvelle série n° 75



Raphaël Boccanfuso, *Jusqu'à l'os gratte-moi, tendrement (dénervé-moi)*, 2009. Gravure sur carte à gratter.

L'amour selon Gabriel Matzneff

Une leçon d'écriture par René Schérer



Raphaël Boccanfuso, *Tendre, de Noir (au couteau à beurre, scarifie ton corps social)*, 2008. Gravure sur carte à gratter.

Pour un théâtre de la marionnette à Paris

par Sidonie Han

La Californie vue par Marie-Noël Rio

Une rentrée littéraire

Do you love me ?

de Florence Giorgetti. Sabine Wespieser, 166 pages, 18 euros.

Demain j'aurai vingt ans.

d'Alain Mabanckou. Gallimard, 382 pages, 21 euros.

Si tu cherches la pluie, elle vient d'en haut.

de Yahia Belaskri. Vents d'ailleurs, 126 pages, 14 euros.

Trois livres marquent de leur empreinte la rentrée littéraire. Trois livres que je n'aurais garde de classer dans la rubrique purement romanesque, tant leur exceptionnelle qualité outrepassa toute notion de genre.

Le premier est l'œuvre d'une femme, comédienne connue et appréciée, qui entre de plain-pied dans le monde littéraire pour désormais devenir écrivain. Car *Do you love me ?* de Florence Giorgetti, que l'on ne s'y trompe pas, est le livre d'un véritable écrivain. Ni roman, ni autobiographie, ni essai, ni même récit comme le mentionne l'éditeur, mais tout cela à la fois, brassé, tressé avec une sorte de subtilité et généreuse naïveté dont rend compte le titre, petite phrase prise à Jane Bowles qui posait cette question à toutes les personnes qu'elle rencontrait pour la première fois : *do you love me ?* C'est cette même question que s'approprie la narratrice du livre lorsqu'elle rencontre le mari de Jane, Paul, car elle travaille à la mise en scène de *Sa maison d'été*, de Jane. S'établit alors entre Paul et Florence (car la narratrice s'appelle... Florence Giorgetti, en toute simplicité !) un étrange et troublant rapport qui trouvera sa conclusion dans une scène superbe (où se niche la fiction, où la réalité ?) à Tanger, après qu'elle a dû franchir plusieurs étapes « initiatiques » auprès d'autres connaissances de Jane et avant de parvenir à Paul.

C'est effectivement une quête que nous raconte à travers mille et un épisodes graves ou cocasses, toujours émouvants, Florence Giorgetti, celle d'une femme, comédienne, à la recherche d'on ne sait quels fantômes, celui de Jane, bien sûr, mais aussi un peu plus tôt ceux des auteurs qu'elle interprète, et notamment Strindberg dont elle répète une des pièces, et pourquoi pas, le sien propre. Sur ce chemin secret (« Les acteurs sont ceux qui se rapprochent le plus de l'état de sainteté quand ils commencent à jouer », dit-elle), elle s'évertue à mettre au jour tous les signes qui lui permettent d'aller plus avant dans sa quête, qui l'autorise à s'« approcher de la vie ». Certaines personnes possèdent le don de traverser la vie dans un état proche de la magie, entre réel et imaginaire, traits d'union vibrants entre le monde du « dedans », comme dirait Michaux, et celui de la réalité. Les surréalistes auraient aimé ce *Do you love me ?* qui fait remonter à la surface ce qu'il y a de profondément enfoui en nous. Il y a aussi chez Florence Giorgetti du Hélène Bessette, auteur qu'elle apprécie particulièrement.

Écrire, dit-elle, c'est une façon de se réconcilier avec soi-même.

Elle doit écrire, et maintenant, elle peut écrire, dirais-je en parodiant la conclusion de son livre.

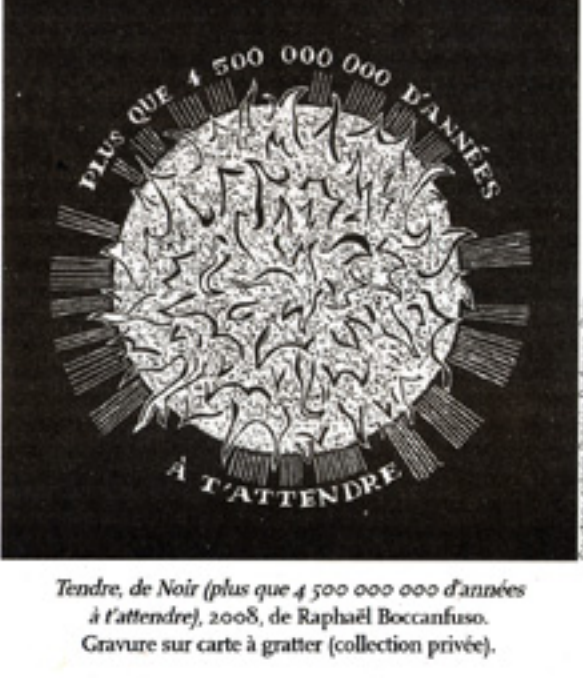
Le monde littéraire, Alain Mabanckou, lui, en fait partie depuis longtemps. Entre romans, nouvelles, récits, essais, recueil de poésie et autres textes, son œuvre est conséquente et ses *Mémoires de porc-épic* ont même obtenu le prix Renaudot en 2006. Autant dire qu'il connaît la musique littéraire sur le bout des doigts et de la langue. C'est d'ailleurs la réflexion que l'on se fait dès les premières pages de *Demain j'aurai vingt ans*, reprise d'un vers du grand écrivain congolais Tchicaya U'Tamsi qu'il cite en exergue. Le procédé qui préside à l'écriture de son roman est en effet vieux comme le monde : faire parler un enfant, d'une dizaine d'années celui-là, scruter le monde à travers son regard innocent et naïf. Une sorte de Huron qui aurait débarqué

incluse dans la grande histoire. Les accents de sincérité du petit Michel, liés à une véritable humanité, à une réelle générosité, ne peuvent qu'emporter le lecteur. D'autant que, par-delà la fable consistant à décrire la réalité sociale et politique de son pays, c'est aussi et surtout un vibrant hommage qu'Alain Mabanckou rend à ses parents, à sa mère, Pauline, et à son père, Roger, à qui l'ouvrage est dédié, et qui conservent leur prénom dans le livre. En ce sens *Demain j'aurai vingt ans* est comme l'envers romanesque de son recueil de poésie *Tant que les arbres s'arracheront dans la terre*, recueil qui s'ouvre par l'évocation de sa mère morte en 1995 qui fit de lui un poète (*La femme qui fit de moi un poète...*)

Alain Mabanckou parvient à lier l'art traditionnel du conteur à une technique romanesque moderne. Chez lui le verbe sait se faire chair ; il nous l'offre avec tact et humour, masques supérieurs de la pudeur, dans un mouvement qui est celui de la jouissance de la parole et de l'écriture.

Cette jouissance, Yahia Belaskri ne se la permet pas. Si la poésie affleure, ne serait-ce que dans le titre de son roman, le deuxième après le *Bus dans la ville*, elle est comme jugulée, mise sous le boisseau du sujet qu'il traite. En ce sens, *Si tu cherches la pluie, elle vient d'en haut* est d'une radicalité proprement insupportable. Point de fioriture, romanesque évacué même si les êtres mis en présence ne songent qu'à s'aimer et à vivre une histoire d'amour, rien que le constat brutal d'une réalité insoutenable, celle de l'Algérie d'aujourd'hui. Une Algérie où tout se vend et s'achète, une Algérie de feu et de sang où les enfants assassinent avec délectation leurs propres parents, où l'on vole et viole, et où il ne reste plus aux rescapés qu'à tenter de fuir par tous les moyens. Mais la mer rejetera les cadavres décomposés des fuyards, recueillis par certains d'entre eux par le cargo qui les a éperonnés, puis rejetés sciemment dans l'eau, pour qu'aucune trace ne subsiste... Le récit de Yahia Belaskri, en journaliste, se passe au présent de l'indicatif. Phrases courtes, purement descriptives. « Soixante ans bien portés, cheveux blancs quelque peu décolorés, chemisier blanc à col large, ronde et petite de taille, visage jovial, agréable... », ainsi est décrite la mère de famille assassinée par ses enfants. Autre portrait un peu plus loin : « La cinquantaine, ventre proéminent, costume mal taillé, cravate de travers, une barbe qui lui mange le visage. En somme, un être mal dégrossi, comme il en est tant apparu ces dernières années. » Trois séquences composent ce livre infernal. Chacune d'entre elles axée sur un personnage saisi dans les mailles d'un filet invisible, personnages rendus impuissants face à la terreur. Trois personnages détruits et qui tentent encore, malgré tout, de se reconstruire... À un lecteur occidental, le livre risque de paraître un peu trop radical, liqueur un peu forte, mais c'est là l'œuvre d'une personnalité d'écrivain les nerfs à vif et dont on se dit que le vécu a dû être terrifiant... comme la réalité.

Jean-Pierre Han



Tendre, de Noir (plus que 4 500 000 000 d'années à l'attendre), 2008, de Raphaël Boccanfuso. Gravure sur carte à gratter (collection privée).

à l'attendre, la capitale du Congo, dans les années soixante-dix, alors que le pays vit ses premières heures d'indépendance sous le régime marxiste du « camarade président » Marien Nguabi. Le petit Michel, lointain double de l'auteur, s'éveille à la vie et nous narre par le menu sa vie quotidienne entre maman Pauline et papa Roger... Presque trop beau pour être vrai... Pourtant, et tout le talent d'Alain Mabanckou réside bien là, il ne faut pas que de quelques pages, que dis-je, quelques paragraphes, pour que le lecteur soit emporté dans cette histoire

SAVOIRS

Barthes : artiste ou professeur, il faut choisir

Le Lexique de l'auteur : séminaire à l'École pratique des hautes études 1973-1974, suivi de Fragments inédits de Roland Barthes

par Roland Barthes. Éditions du Seuil, 422 pages, 25 euros.

Dernier ouvrage paru dans la collection « Traces écrites » dirigée par Dominique Ségéral qui nous a brutalement quittés au début de cette année, ce volume rassemble tous les paralogismes (1) du Roland Barthes par Roland Barthes (1975), premier livre de la collection des « Écrivains de toujours » à avoir été rédigé par le sujet même du livre. Un paradoxe bien propre à séduire Barthes, toujours angoissé de s'identifier à des objets qui le réifient.

Il y a du Gide dans cette bougeotte qui emmenait Barthes toujours ailleurs qu'on ne l'attendait et, sans doute aussi, autre part qu'il n'aurait voulu aller. Un des tout premiers textes de Barthes, *Notes sur André Gide* et son *Journal*, remontent à juillet 1942. Mais il aura parcouru une trajectoire inverse de celle de Gide, allant des *Nouvelles Nouritures terrestres* (je ne puis mettre au centre les plaisirs de l'individu tant que des besoins du collectif n'ont pas été satisfaits) aux *Nouritures terrestres* (apologie de la *libido sentiendi*, soit l'assourissement de tous les désirs sensoriels). Parti de ce qu'il appelait son « livre mandala », le *Degré zéro de l'écriture* (1953), et de *Mythologies* (1957) où il formule un diagnostic sur la modernité qui atteignait à la radicalité de ses prédécesseurs allemands, tel Adorno, il connaît, au terme de sa vie brutalement interrompue par un accident de la circulation, l'acédie (péché de tristesse), comme en témoin son dernier livre *La Chambre claire*. Ses dernières notations recueillies dans *Incidents, amères, chagrines et atrabilaires*, contrastent avec les tout derniers mots griffonnés par Gide : « Ma propre position dans le ciel, par rapport au soleil, ne doit pas me faire trouver l'aurore moins belle. » Entre les deux, il écrit bon nombre de livres de professeur, aujourd'hui pour la plupart illisibles.

Il avait tâté de la dureté de la politique, mais avec une honnêteté immense, avait compris que la politique c'est donner la mort et recevoir la mort (à Diction, de Brecht), qu'il était beaucoup trop gentil pour cela et que ce ne serait jamais pour lui, qu'il se contenterait, en politique, de « se

faire de la bile

Robert Voisin, génial éditeur, entre autres de la revue *Théâtre populaire*, dont Barthes était l'élément le plus brillant, racontait avoir rencontré Barthes à la première de *Mère Courage* et avoir vu là un homme défait. Héritier récent d'une forge, après une enfance où sa mère tirait le diable par la queue, il venait de s'apercevoir que Brecht appelait un monde où lui, Barthes, n'aurait aucune place.

Les textes ici rassemblés relèvent de ce qu'on a pu appeler « une philosophie de l'inquiétude ». Barthes essaie de saisir son moi qui lui échappe sans cesse, s'accroche à des objets qui, soit sont tout aussi fuyants que son moi, soit grattent désagréablement



Tendre, de Noir (j'ai gué mon stylo...), 2008 de Raphaël Boccanfuso. Gravure sur carte à gratter.

son épiderme délicat de leur écorce pétrifiée. Il hésite en fait entre deux positions auxquelles il n'a jamais voulu renoncer, l'artiste qui capte l'émanation des choses et hystérie sa sensation, s'abandonnant, s'échappant, se fuyant, prenant le risque de l'inconnu, et le professeur qui baratte les théories (Marx, Lévi-Strauss, Lacan, Benveniste...) dans l'espoir de produire une théorie personnelle dont l'effet recule au fur et à mesure que le désir de capture s'avance. Sensible, trop sensible pour être professeur, peureux, trop peureux pour être artiste.

Il n'aura pas eu de descendance, ses tristes épigones, qui veillent avec un soin taxidériste sur la moindre notation manuscrite, se signalent par le degré zéro de l'intelligence critique et, comme dit l'un d'entre eux, estiment qu'il n'est plus temps de songer à la pertinence d'une œuvre, d'une pensée, programme encore bien trop ambitieux, qu'il est déjà bien suffisant d'établir sa cohérence. Barthes méritait mieux que ces raseurs qui nous rappellent la Sorbonne des rêtes à barbe carrée. Barthes a été un auteur crucial. Sans lui, il est bien possible que la « French Theory » n'eût pas pris, comme on le dit d'une mayonnaise, pour reprendre une image qu'il affectionnait. La littérature et la linguistique, la philosophie et la psychanalyse, l'ethnologie et la sociologie, l'esthétique et la politique ne se sont peut-être si bien rencontrées durant les Trente Glorieuses (1950-1980) que parce qu'un homme cultivé, délicat, sensible, les a toutes entraînées dans un tourbillon, renonçant à prendre, à fixer, à s'emparer, au bénéfice d'un « dépendre », « dessaisir », « décevoir », « lâcher prise », adoptant ainsi pour antinomies d'ordre une théorie de verbes « qui renvoient à un procès de dérive, à l'échec de tout pouvoir ». Et, échouant à aborder aux rives de la Vita nuova, à accomplir sa réforme, dont sa rigoureuse procrastination l'aura toujours tenu à honnête distance, il a été aspiré par ce mouvement centripète, qu'il avait mis en branle par une imprudente chiquenaude, dans les eaux glacées de la décennie terrible, dont le spectacle lui aura été épargné, disparaissant ainsi, il faut bien le dire, en même temps que l'ensemble de la culture française. Entre Loti et Taine, il faut choisir.

Jean-François Poirier

(1) Suppléments

Go West! (un voyage en Californie)

L'État de Californie est la huitième économie du monde. Cela n'a rien d'étonnant puisqu'il abrite Hollywood, la grande machine à fabriquer des rêves, et la Silicon Valley, le capitale mondial de la haute technologie, ce qui en fait une capitale du déluge d'images et d'informations qui submerge la planète. C'est aussi, selon les critères de la finance mondiale, un État en faillite où le gouverneur républicain, Schwarzenegger, baisse les maigres salaires des fonctionnaires qu'il n'a pas pu mettre à la porte : ce héritage de l'entreprise privée fait semblant de maintenir un service public, juste assez pour prévenir une révolte des salariés et gagner du temps avant la privatisation totale. La riche Californie est la Grèce des États-Unis. Elle est schizophrène, comme le capitalisme.

Le drapeau est partout : sur les édifices publics, la façade des maisons, les voitures. Comme si le citoyen américain, le plus individualiste du monde, était en proie à l'obsession d'affirmer son appartenance à une nation, à une communauté, à des valeurs, fussent-elles réduites à un signe.

Je lis dans une vitrine de San Francisco « Don't be a victim. Guns on sale. All adult videos must go » : les armes de ceux qui se font justice eux-mêmes et la pornographie en soldé. Mais attention ! Ça n'empêche pas les moralistes ! Quand Harvey Milk, militant pour les droits civiques des homosexuels et gay lui-même, fut élu conseiller municipal en 1977, ça n'a pas entraîné : il a été abattu onze mois après. Il y a toujours des shérifs, c'est écrit sur des dos de leurs blousons : j'en ai vu un, avec ses adjoints, calmer deux types en sang après une bagarre de rue. Scène de western. La Californie, volée au début, est devenue un État américain en 1850, trois ans après le Mexique, la révérence à l'or qui vit arriver dix mille misérables devant et fut fortuné et la trouvant ainsi. Un État cent soixante ans, donc. Ce n'est pas grand-chose. Ainsi voisinent la barbarie des commencements et la vie moderne.

Nous, les Européens, nous avons affaire à de tout petits espaces et à une très longue histoire, les Californiens ont des espaces gigantesques et à une histoire très courte. Comment pourrions-nous voir le monde de la même manière ?

Les rites sociaux sont cadrés à mort : surprises-parties pour les adolescents, soirées mondaines ou galas de bienfaisance pour les riches, barbecues pour la classe moyenne, base-ball pour tous. Clameur terrifiante du gigantesque stade AT&T de San Francisco bourré à craquer un soir de match. Des hamburgers et des jeux, et qu'ils se traquent tranquillement. Les pauvres sont obsédés. Les riches obsédés de leur santé, de leur corps : ils courent, les écouteurs vissés aux oreilles, comptent les calories qu'ils dépensent et les calories qu'ils absorbent, mangent bio et trouvent normal de rôtir une heure dans leurs SUV pour aller acheter des yaourts sans matières grasses. La pollution ? Une fatalité. Mais jeter un papier dans un sac en plastique dans l'espace public coûte 1000 dollars d'amende.

Pour le plus grand nombre, la morale remplace la politique ; il y a le bien et le mal, les bons et les méchants. Voici quelques années, il s'est trouvé assez de gens, et assez longtemps, pour boycotter les fraises cultivées dans les immenses champs entre Los Angeles et Ventura pour que les milliers de Mexicains qui travaillent comme des esclaves à leur cueillette aient des salaires décents et des contrats



Jusqu'à l'os gratte-moi, tendrement (vite un singe au pouvoir), 2009, de Raphaël Boccanfuso. Gravure sur carte à gratter.

de travail. Victoire (provisoire) de la morale. Mais d'analyse des classes sociales, du monde coupé en deux, de l'exploitation, par exemple, d'hypothèse politique différencielle, point. Tout le monde a ses chances, tout le monde peut réussir. Et réussir, c'est devenir riche. Tel est le rêve américain, qui a la vie dure en dépit de la réalité (80 % des névroses sont aux mains de 20 % de la population), et les clochards à Los Angeles sont plus misérables, plus invisibles, plus abandonnés que partout ailleurs dans le monde : ils n'ont pas réussi, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes.

Hollywood pour soi. Chacun chez soi, comme dans une place forte. Hollywood sillonne d'autocars pleins de touristes qui regardent les grilles derrière lesquelles se barricadent les stars. Villas énormes, laides et riches de la Silicon Valley, défendues par des alarmes, de hauts murs, avec piscine oléatoire et quatre ou cinq voitures par famille. Les SUV sont partout, sur les autoroutes et dans les villes. Au volant de ces fortresses sur roues, des femmes. Chacun pour soi, chacun contre tous. La méfiance et la peur : plongez dans une piscine d'hôtel se fait à ses risques et périls, minutieusement décrits par la direction sur un mur entier, ce qui la prémunit contre tout risque de poursuites en cas d'accident, de la fausse couche à la crise cardiaque. Le peuple le plus individualiste du monde est aussi le plus procédurier. Il y a des avocats dont le métier est de chercher des prétextes à faire et qui se paient au pourcentage sur ceux qu'ils gagnent à cette loterie.

Je n'étais jamais allée en Californie. Pour moi, l'Amérique, c'était New York, où je me sens chez moi. Et en effet, vite d'ici, la Grande Pomme ressemble à l'Europe. Bien sûr, à San Francisco il y a Diego Rivera à l'Art Institute et les fresques de la Coit Tower, fresques magnifiques sur le travail ouvrier du temps du New Deal, commande d'État aux artistes victimes de la Dépression :

l'Amérique de gauche, des syndicats et du Parti communiste. C'était en 1933. Bien sûr, il y a la City Lights Books de Lawrence Ferlinghetti et des poètes de la Beat Generation sur Columbus Avenue, les petits cafés de hippies comme le Trieste. Vieux hippies, vieux cafés qui sont devenus des endroits touristiques, comme le Castro, le vieux quartier gay. Bien sûr il y a des petits jeunes qui y croient encore. Mais les types à casquette de base-ball dans leurs grosses bagnoles ont gagné, par l'instant. Et au bout de la route One qui longe la côte magnifique entre San Francisco et Los Angeles, passés le Big Sur de Henry Miller et les criques pleines de lions de mer qui se dépouillent de leur vieille peau, Los Angeles n'est pas une ville mais un gigantesque campement du Far West en verdure d'autoroutes comme des conduits pas. Et je pourrais pas vivre – d'abord parce que je ne hais pas. Et parce que je ne pourrais pas supporter de passer le plus clair de mon temps dans une bagnole, à rouler dans cette immensité sans maîtrise.

Les lieux de haute culture abondent, confiés aux plus prestigieuses architectes : Renzo Piano pour la Comca ou la California Academy of Sciences, Richard Meier pour le Getty, Herzog et de Meuron pour le Young... Les collections sont impressionnantes : pour ne parler que de peinture, la crème de la crème de l'Europe, les artistes américains légendaires de l'expressionnisme abstrait, des artistes californiens quasi inconnus et admirables. Mais la beauté voisine souvent avec le kitsch local ou les célébrités américaines devenues globales, ces inventeurs d'un art fait pour les mass medias – comme Andy Warhol ou Jeff Koons –, reflet des collections privées qui remplissent les salles. Collectionneurs pressés, collections bâties trop vite sur le modèle du *star system*.

La haute culture est un gage de distinction, et signifie l'appartenance à la classe supérieure. Elle veut le voir de loin. Dans les années 1880, Leland Stanford, l'un des « Big Four », les barons du chemin de fer, a transformé sa ferme en l'une des universités les plus huppées (et les plus chères) des États-Unis, s'est fait tirer le portrait par les peintres européens des vices chics et a fondé le très élégant Cantor Arts Center. Aujourd'hui, les « patrons » riches de l'Opéra de Los Angeles s'offrent carrément la production d'un *Ringed Wagner*, avec une prestigieuse distribution. Bayreuth à L.A. Il n'y manque même pas les comptoirs à saucisses et à bière. L'hiver prochain, les « patrons » de l'Opéra de San Francisco produiront une autre *Tétralogie*. L'argent achète tout, l'art, la culture, un passé que l'on n'a pas, la bonne conscience : les bienfaiteurs des musées sont aussi les bienfaiteurs des pauvres. Ainsi demeure immobile l'ordre du monde où ils sont les maîtres.

Gary Lang, né en Californie, peintre abstrait magnifique, me dit au sortir du château de William Randolph Hearst – magnat de la presse qui servit de modèle à l'opéra Welles pour *Citizen Kane* –, le Hearst Castle, où s'empilent les piles horreurs du kitsch et les plus belles antiquités de l'Europe, où la table de la salle à manger d'apparat, tapissée de boiseries italiennes de la Renaissance, est dressée comme alors avec ses serviettes en papier, sa moutarde en pots de plastique et ses bouteilles de ketchup : « *Notes n'ont pas été pas de goût, mais nous avons des rêves.* »

Il m'a montré sa Californie, les hautes falaises hérissées des hampe blanches des yuccas, les vagues du Pacifique sur lesquelles il surfait tous les jours de sa jeunesse. Les brynants cafés mexicains, les immenses vergers d'Orja où les ours bruns se gavent d'avocats, les plantations d'orangers, les collines où vivent encore les pumas, les sillons tracés par les serpents à sonnette dans la poussière des sentiers, les aigles et les faucons planant au-dessus des autoroutes... Il m'a fait écouter en bordure des voyelles qui sautent les clôtures des jardins, la nuit, en appret des cygnes. Il m'a montré le désert de Mojave, une immensité de roches peuplée de plantes et de bêtes que je n'ai vues que là, arbres de Josué, lièvres à oreilles géantes, rats-kangourous, *roadrunners*, oiseaux étranges tueurs de serpents, incapables de voler. Et la lumière, le silence palpable, les horizons, le ciel plus grand qu'ailleurs, les états. Et la grande faille de San Andreas, où s'écartent deux plaques tectoniques et où peut-être, un jour, la Californie s'engloutira. La Californie, perpétuellement ravagée par les tremblements de terre, la Californie puissante et précieuse, livrée à une sorte de fatalité.

Souvent j'ai pensé, devant les paysages splendides, les espaces sans fin, aux pionniers qui arrivaient jusqu'ici parce qu'ils n'avaient rien à perdre, parce qu'ils n'avaient rien à perdre rien, misérables, illettrés, lâchés. Ils sont morts comme des mouches, ou ils ont trouvé de l'or, des dévotions d'argent, comme le père de Hearst, du pétrole, ils sont devenus immensément riches. Ils n'ont rien appris d'autre que cette réussite sauvage. Ou se sont égarés leurs rêves.

Et je me suis souvenue des romans américains où le héros, lorsqu'il se sent mourir, dit : « *I am going West*. »

Marie-Noël Rio

Le Théâtre 71 de Malakoff et les Lettres Françaises

vous invitent à leur première Conversation de la saison 2010-2011

le samedi 2 octobre 2010 à 17 heures :

Ecrire pour la marionnette >

avec Camille Trouvée et Brice Berthoud (Compagnie Les Anges au plafond), Jean Cagnard et Philippe Aurfot

A l'occasion de *La Tragédie des Angès* à l'affiche du 28 septembre au 9 octobre

Au fil d'*Edipe* (Tentative de démelage du Mythe) 28 septembre 2 octobre

Une *Antigone de papier* (Tentative de défilage du Mythe) 5 au 9 octobre

par la Compagnie les Anges au plafond

Invitation pour les Lettres Françaises : Au fil d'*Edipe* (Tentative de démelage du Mythe)

samedi 2 octobre à 20 h 30

2 X 5 places, réservation impérative au : 01 55 48 91 00 billetterie@theatre71.com